L'horizon chimérique

Le soleil de l'Atlantique aimante une âme tourmentée. Il tire à lui ses humeurs sombres et les dissipe. Il a pouvoir de transformer son chemin de croix en viaduc céleste. À Cadix, cité blanche pendue au menton de la péninsule Ibérique, un homme est descendu vers l'océan pour s'éblouir jusqu'à l'étourdissement. Accomplir des noces avec la lumière, quitte à risquer un malaise, il y est prêt, plutôt que d'affronter les ténèbres qui lui collent aux trousses.

Entre le ciel immensément bleu et les rouleaux d'écume verte, il se campe, telle une vigie, face au grand large. Son dos, un peu voûté, affronte l'est, tandis que son visage se tend vers le soleil, qui s'incline à l'ouest. Là-bas, de l'autre côté de cet horizon démesuré, il y a les Amériques. Tout ce qui est devant est inconnu, espérance ; tout ce qu'il s'apprête à laisser derrière n'est plus qu'une terre où se sont accumulés deuils et déconvenues.

Autour de lui, des familles endimanchées affluent par les ruelles menant au port, que le couchant sème d'ocelles d'or. Les silhouettes semblent avalées par l'étoile, énorme, bien qu'on soit au cœur de décembre. Le solitaire prend une profonde inspiration, un frisson lui descend le long du dos. Est-ce fièvre ou bien contentement ? Sans doute les deux. D'ici quelques heures, il aura quitté cet ultime rivage d'Europe.

Le long des quais, en toute saison, l'activité des navires suscite la curiosité. Dans les villes continentales, on affectionne les trains, synonymes de départs inassouvis ; dans les cités maritimes, on arpente les ports comme d'autres visitent les gares, avides d'y compter, et commenter, qui s'en vient et qui s'en va.

L'immobilité de cet individu, ainsi dressé face au couchant, lui attire quelques regards. Qui est ce bonhomme de petite taille, avec un début d'embonpoint ? Sa barbe poivre et sel gomme un menton que l'on devine fuyant. Or, selon la physiognomonie, pseudoscience très prisée des échotiers et des criminologues, tout ce qui n'est pas franc est suspect. Il arbore aussi un nez imposant, que d'aucuns diraient sémite, et un front très haut, trop large pour son feutre fatigué. Ce couvre-chef mal assorti suscite des paroles amusées. « Un si

petit chapeau pour une grosse tête ! » Son propriétaire, un citoyen français qui entend assez bien le castillan, s'agace de la remarque. Non qu'il s'offusque de son physique, il faut bien faire avec l'enveloppe qu'on se trimballe, mais à cet instant il préférerait être l'homme invisible.

L'anonymat, voilà ce qu'il aurait à demander à la foule, si seulement il en espérait quelque chose. Il aspire à n'être qu'un petit rien perdu là, au bout du vieux continent où d'amples vagues explosent en gerbes. Bientôt il chevauchera l'océan, en partance pour d'autres horizons. Un transatlantique semble assoupi à contre-jour ; ses cordes d'amarrage se tendent ou mollissent selon la respiration de la houle. Si une seule fume, les trois cheminées cracheront à plein durant la course hauturière. L'homme perçoit le ronflement des entrailles où la vapeur naît du feu et de l'eau. Il a hâte. Bientôt l'hélice barattera l'eau du port et le propulsera au loin.

Ce 12 décembre 1889, l'*Alphonse XII* montre une régularité chronométrique. Parti de Barcelone trois jours plus tôt, avec comme destination finale Buenos Aires, il a accosté Cadix à dix heures pile. Il appareillera à vingt heures pétantes pour Las Palmas, aux

îles Canaries. Ce sera sa dernière halte avant d'accomplir le grand saut atlantique ; une escale au Cap-Vert est néanmoins prévue en cours de traversée.

Le passager solitaire a tenu à arriver tôt, avant l'embarquement. Pour rien au monde il n'aurait voulu perdre ce coucher de soleil, ce sera son dernier sur le sol européen avant des mois et des mois. Il laisse ses yeux, qu'il sait pourtant fragiles, se remplir de lumière. Quand il détourne le regard, une auréole verte, chimère de l'astre trop longuement fixé, saccade son champ de vision. Où plongera donc son prochain soleil ? En Afrique ? au Cap-Vert ? en Argentine ?

Il ne s'est pas encore fixé de destination ; seul partir compte. Il rêve de déserts et de pampas, de jungles et de fleuves larges comme des lacs, de peuples inconnus, de langues inouïes, de plantes exotiques. « Se perdre, oui, se perdre à tout jamais. Advienne que pourra. » La tonalité désuète que vient de prendre sa petite voix intérieure l'émeut autant qu'elle l'amuse. Ce pourrait être un récitatif d'opéra du Grand Siècle.

En authentique voyageur, l'homme n'est guère chargé ; une valise de cuir foncé ; en bandoulière une besace en grosse toile de marine. Les deux sont fatiguées, timbres et éraflures témoignent des étapes accomplies comme de la rudesse du déplacement.

Tout ce bagage pèse peu, l'homme est parti à vide pour mieux s'emplir de ce que le voyage aura à lui offrir. Sa mise est quelconque ; un pardessus épais, car il est de constitution frileuse ; une écharpe défraîchie pour protéger sa gorge ; sur son crâne, qui se dégarnit, ce feutre fatigué, rétréci par les intempéries et qui lui attire les moqueries.

D'un naturel pourtant coquet, il ne s'est guère embarrassé d'en trouver un neuf. En ville depuis cinq jours, il a préféré flâner, laissant ses oreilles et ses yeux le guider sans but précis. Le terne voyageur a de la culture et sa richesse est toute intérieure. Il a ainsi tenu à visiter la Santa Cueva pour laquelle Joseph Haydn composa ses *Sept Paroles du Christ en croix*. « Une bien belle partition, se dit-il, pour le reste, c'est comme partout ailleurs, encens, chapelets et boniments. »

Ses bottines sont empoussiérées de ses pérégrinations, mais il ne cède pas aux sollicitations des cireurs ambulants. Dans les hôtels où il descend, il ne les laisse jamais à la porte de sa chambre pour que le garçon d'étage les entretienne. Chaque soir, il préfère les voir témoigner du long chemin entamé voici quelques semaines. Leur fatigue le rassure, ce sont autant de lieues mises avec là-bas, avec là-haut, avec le séjour de ses terreurs. Un pantalon sombre, tombant plutôt mal

sur ses courtes jambes, achève de lui donner un aspect négligé qui le satisfait.

Son apparence, marque d'un passager de deuxième classe, ainsi qu'il est spécifié sur son billet, n'effarouche pas le gamin qui lui tourne autour, plus taquin qu'une mouche par temps d'orage. En quittant son hôtel, l'homme a eu la faiblesse de lui laisser prendre son maigre bagage, suscitant la réprobation du portier.

« Salvador, à votre service, *señor* ! » Le gosse s'était imposé d'un air adorablement crâne et le prénom du jeune Gitan lui avait plu. Depuis lors, son regard d'encre, enfoui sous un buisson de boucles noires, ne l'a plus lâché. Rendu perplexe par l'allure renfermée de l'étranger, Salvador s'était proposé d'aller lui quérir une *horchata*, puis un *bocadillo*. L'homme s'était laissé faire de bon cœur. « Et aussi un beignet ? Je t'en rapporterai un. Le sucre fait sourire, *señor* ! »

Le voyageur n'a guère d'appétit, mais les attentions du gamin le distraient. Il prend un plaisir bienveillant à le voir dévorer ses achats. « Pauvre garçon, il ne doit pas manger tous les jours », pense-t-il.

Repu, Salvador finit par lui demander :

« Dis, monsieur, tu voudrais connaître ma mère ?

– Connaître ?

– Si, connaître ! C'est une pute, elle te fera tout ce que tu voudras si tu payes bien ! Les étrangers nous couvrent d'or quand on leur fait plaisir. »

À cette proposition, l'homme rougit jusqu'aux oreilles.

« Voyez ces mœurs-là ! bougonne-t-il. Décidément prêt à tout pour un peu d'argent ! Je ne suis sans doute pas le premier qu'il doit penser avoir plein de *pesetas* en poche. Gros naïf que je suis ! »

Armé d'un sourire dévoilant des dents encore blanches, d'un effet saisissant sur son teint olivâtre, Salvador revient à la charge.

« Si tu ne veux pas de ma mère, tu peux me connaître moi… Je l'ai déjà fait, je sais comment m'y prendre. Et je suis propre, tu sais. Combien tu peux donner ? »

Cette fois, l'étranger est très gêné par la proposition. Il doit se débarrasser de ce jeune Gitan au plus vite. Il lui tend un billet et ordonne, d'un ton rogue : « Va plutôt m'acheter des journaux ! Tout de suite ! Et des journaux français, *por favor* ! » Salvador s'éclipse prestement. Reverra-t-il ses sous ? « Tant pis. S'il ne revient pas, j'en serai pour cinq *pesetas* de perdues. »

Un officier du port, les membres noueux et l'air pète-sec, a observé le manège du Gitan. Il s'approche pour semoncer le voyageur.